

ELI ANDERSON

Oscar Pill

L'ALLIÉ DES TÉNÉBRES



**LA SÉRIE CULTE QUI A
CONQUIS LE PRODUCTEUR
DE HARRY POTTER**

ELI ANDERSON

Oscar Pill

L'ALLIÉ DES TÉNÈBRES

ALBIN MICHEL

Pour tout savoir sur l'actualité d'Oscar Pill
et contacter l'auteur, rendez-vous sur
www.oscarpill.com ou Facebook.

*À Rafael et BabyLed',
nouveaux venus dans ce monde de brutes.
Que mon Oscar veille sur eux.*

Première partie

LE PACTE

*Heidelberg, Allemagne,
le 6 décembre*

Myriam Chauvin quitta le laboratoire à 16 h 35.

– Rentre, je t’assure, tu as une petite mine, lui avait assené son collègue trois minutes plus tôt – et pour la dixième fois. Tu m’inquiètes, tu as les traits tellement tirés, tu es jaune, va savoir ce que tu nous couves.

– Je dois absolument finir cette carte génétique, avait mollement rétorqué Myriam du box d’aspiration, en nage sous le casque qui la protégeait des radiations delta. Elle doit être prête pour le congrès dans deux semaines !

– Je m’en occupe, j’ai fini mon séquençage. Allez fiche le camp, je n’ai pas envie que tu me refiles une saleté de virus, on a ce qu’il faut dans ce maudit labo !

Myriam avait fini par accepter. D’accord, elle n’aurait pas aligné un cent mètres avec un record olympique à la clef, mais elle avait déjà été plus mal en point

sans pour autant quitter le laboratoire. Elle éprouvait tout au plus une étrange fatigue physique et mentale.

Elle se mit au volant de son Scenic et entreprit de traverser Heidelberg pour faire un saut au supermarché et acheter des sushis avant de rejoindre au plus vite le quartier nord où elle vivait.

En jetant un coup d'œil dans le rétroviseur, elle eut un choc.

Son collègue avait raison : elle avait une mine épouvantable, le teint cireux, mais la véritable surprise fut l'état de son visage. Sa peau s'était affaissée, des rides striaient le contour de ses yeux, et des plis ravinaient ses joues et son front.

– Mais... qu'est-ce qui m'arrive ?

Elle s'inquiéta un instant, puis s'arracha à l'image tremblotante du rétroviseur. Elle l'essuya maladroitement, une main sur le volant, l'autre agrippant le bas de la manche de son T-shirt pour frotter la surface réfléchissante. Elle renonça. La circulation devenait trop dense, ça n'était pas prudent. Elle se concentra sur les autres voitures : cette fois, c'était son pare-brise qui devait être sale, car elle voyait trouble et les véhicules semblaient noyés dans un flou persistant. Elle passait trop de temps devant un écran au labo et elle le payait. Une voiture klaxonna et pila net à quelques centimètres derrière elle.

– Dis donc, faut plus conduire quand on met trois heures pour s'arrêter à un stop !

Myriam inspira profondément. Le conducteur n'avait pas tort, hélas : non seulement elle avait mis du temps à remarquer le panneau, mais ses réflexes s'amenuisaient, elle avait freiné trop tard, beaucoup trop tard. Son collègue avait décidément bien fait de la pousser à quitter le travail un peu plus tôt.

Elle conduisit alors avec une extrême prudence jusqu'au supermarché qu'elle finit par atteindre, crispée.

Elle ouvrit la portière et en posant le pied sur le sol, elle eut l'impression de déplier un vieux cric rouillé. Elle hésita un instant à changer son programme pour filer directement à la maison. D'un pas mal assuré, elle avança jusqu'aux portes automatiques.

Elle saisit un panier en plastique comme s'il s'était agi d'une enclume et progressa difficilement dans les allées. Ses articulations semblaient refuser de fonctionner et sa colonne, subitement rigide, lui arracha un cri de douleur. Elle prit appui un instant pour retrouver son souffle, trop court. Elle se redressa autant que possible, tandis que sa nuque et ses épaules se voûtaient étrangement. Elle tendit la main vers un sac de litière pour son chat : son mouvement se figea, comme son regard. Les yeux écarquillés, elle découvrit sa propre main.

Une main fripée, aux doigts déformés et noueux, tachetée de brun.

Une mèche lui tomba sur le front, mais elle n'eut même pas la force de ramener vers l'arrière ces cheveux *blancs* qui ne pouvaient pas lui appartenir.

Elle abandonna son panier et se traîna à petits pas jusqu'à la caisse, tremblante sur ses jambes curieusement amaigries, infiniment fragile. Ses pieds semblaient avoir rapetissé et déformaient ses baskets.

Un homme s'écarta et tira à lui son petit garçon qui rechigna.

– Pourquoi ? On était là avant.

– La dame est une très vieille grand-mère, souffla le père. Tu ne vois pas ? Il faut lui céder la place.

Une très vieille grand-mère.

Myriam, incrédule, s'agrippa au rebord du tapis roulant et passa devant la caissière qui amorça un mouvement vers elle.

– Madame, ça va ?

Elle l'ignore et fournit un effort surhumain pour parvenir jusqu'au miroir, près d'un panneau publicitaire. Elle poussa un cri qui se mua en un gémissement douloureux.

Qui était cette femme à l'âge indéfinissable, peut-être centenaire ? Elle leva une main arachnéenne sur son visage raviné, passa un index griffu sur l'épiderme flétri, les sourcils raréfiés et les cheveux clairsemés. L'homme et son fils s'approchèrent.

– Madame, on peut vous aider ?

Myriam aurait aimé répondre. Dire quelque chose, son nom, donner son adresse, demander qu'on appelle François, son petit ami du moment, ou le laboratoire. Mais tout s'enfuyait. Les noms, le sien, les lieux. Les

événements du matin. De la veille. De la semaine dernière et même de l'année. Elle ne savait plus où elle était, où elle se rendrait en sortant... En sortant d'où, d'ailleurs ? Sa tête se vidait atrocement comme si on l'avait ouverte et qu'on en déversait le contenu. Un cerveau liquéfié.

Son corps suivit le mouvement et Myriam s'effondra par à-coups comme un pantin désarticulé tenu par des ficelles qu'on lâcherait une à une.

Le petit garçon leva un regard étonné vers son père.

La caissière décrocha nerveusement le téléphone près d'elle et bafouilla quelques mots affolés à sa responsable. Les personnes qui faisaient la queue se précipitèrent vers Myriam, comme le jeune père qui voulut la soutenir en attrapant son bras. Il sentit sous ses doigts les muscles atrophiés rouler comme des cordons, la peau craquer et s'effriter. Il la lâcha et recula comme les autres, horrifié.

Myriam s'était affaissée sur le sol comme une vieille étoffe. Son visage se dessécha puis se désagrégea, sous les regards stupéfaits, comme le reste de son corps. Tous reculèrent, bouche bée, incapables d'émettre le moindre son, terrifiés par ce spectacle inimaginable.

Les portes du supermarché s'ouvrirent pour laisser entrer un jeune homme avec son petit chien. Un courant d'air balaya en un tourbillon les chairs de l'ex-jeune femme transformées en poussières virevoltantes.

Le petit chien, ravi, sauta des bras de son maître et courut jusqu'au squelette recroquevillé. Grognant joyeusement, il s'acharna sur une phalange qu'il finit par décrocher de la main de feu Myriam, et rapporta le nonos, tout fier, à son maître pétrifié.

*Washington, États-Unis d'Amérique,
le même jour, 23 h 34*

La lumière chassa progressivement l'obscurité et l'écran s'enroula pour disparaître dans le plafond.

– Voilà, conclut simplement le militaire de haut grade.

– C'est tout ? lui demanda un homme de couleur, grand et mince. Remarquez, c'est bien suffisant, dit-il en retrouvant son sérieux.

– Hélas, non, Monsieur le Président. J'ai deux autres vidéos qui datent d'aujourd'hui même.

– Phénomène identique ? s'inquiéta une femme en blouse blanche.

– Pire.

Le président l'invita à poursuivre. Un petit homme engoncé dans un costume strict prit nerveusement le relais.

– La deuxième vidéo vient de Londres, d'une caméra de surveillance d'un restaurant. Michael Harris, trente-sept ans, est mort... *cryogénisé*.

– Cryogénisé ?

– Chute phénoménale de la température corporelle. Sa peau s'est brisée comme du verre, des éclats partout. Le sang s'est figé. Très impressionnant.

Un silence pesa sur l'assistance.

– Et la troisième ?

La voix était profonde, grave, rocailleuse. Reconnaisable entre mille pour ceux qui l'avaient entendue ne serait-ce qu'une seule fois. Winston Brave, imposant dans son costume sombre au col liseré de vert, se redressa sur son fauteuil et lissa ses cheveux noirs de jais vers l'arrière. Le chef des armées des États-Unis d'Amérique se rengorgea, impressionné par cette présence forte.

– De Pittsburg. Le professeur Harold Kane est mort foudroyé par un choc septique : dix infections simultanées. En quelques secondes.

Brave échangea un regard préoccupé avec le président.

– Qui étaient ces gens ? demanda-t-il.

– Des généticiens, répondit la femme en blouse blanche. D'éminents généticiens, sur lesquels reposent – ou plutôt reposaient – tous les espoirs de la thérapie par le gène.

– La thérapie de l'avenir, ajouta le petit homme nerveux, proche conseiller du président. Notre gouvernement y consacre beaucoup d'attention... et d'argent.

Winston Brave tourna la tête vers l'autre extrémité de la table et observa une vieille dame aux cheveux gris pâle et aux inimitables lunettes rouges.

Mrs Withers scrutait les murs en béton et acier de trois mètres d'épaisseur. Elle tentait d'imaginer le ciel, les arbres, le temps qu'il faisait vingt-cinq étages au-dessus de cette pièce dépouillée du Pentagone. C'était oppressant, surtout pour elle qui vivait avec sa sœur au sommet d'une reproduction grandeur nature de la tour Eiffel. Elle aurait bientôt quatre-vingts ans et se trouvait sous autant de mètres sous terre. Un signe avant-coureur de son avenir proche ? Elle chassa ces vilaines pensées d'un soupir.

– Berenice ?

– Winston ?

– Qu'en pensez-vous ?

Elle posa délicatement ses mains l'une sur l'autre, sur ses genoux.

– Des modifications génétiques, bien sûr, confirma la dame. Nous venons de voir un cas très intéressant de vieillissement cellulaire accéléré avec décomposition organique fulgurante. Notre ami général y a ensuite ajouté un dérèglement total de la thermorégulation. Enfin, avec le troisième cas, il a saupoudré le tout d'un soupçon de désactivation immunitaire. Passionnant.

– C'est exactement cela, renchérit la femme en blouse. La dernière victime présentait des cellules sanguines en nombre suffisant, mais elles avaient perdu toute capacité à défendre le corps contre les agressions extérieures. Et je ne sais absolument pas ce que nous pouvons faire contre cela.

– Rien, répondit Mrs Withers avec un sourire des plus inquiétants. Vous ne pouvez absolument rien contre cela, puisque tout se passe dans Génétys, au cœur du quatrième Univers.

La femme en blouse blêmit en même temps que le conseiller du président.

– Vous y voyez *sa* marque ? interrogea Winston Brave, la voix plus grave que jamais.

– Hélas, conclut Mrs Withers. Aucun médicament, aucune substance, aucune arme n'est capable d'une telle débâcle génétique. C'est *son* œuvre, assurément.

Winston Brave ferma les yeux un court instant pour envisager l'impensable. Ainsi, leur ennemi aurait réchappé au piège qu'ils lui avaient tendu deux ans plus tôt : il aurait survécu au bâton d'Asclépios, réputé invincible, et se serait tapi dans l'ombre et le silence pour endormir l'adversaire. Tout était à refaire. Mais ce n'était pas l'heure des lamentations. Le combat allait reprendre avec une rage inouïe, et cette fois à découvert.

– C'est la marque du Prince Noir, n'est-ce pas ? demanda le président.

Les deux illustres Médecins acquiescèrent.

– Ce n'est pas la seule, malheureusement, précisa-t-il. D'une pression sur une télécommande, l'écran réapparut et l'intensité lumineuse de la pièce baissa.

Un bruit d'abord. Une respiration. Puis, plus distinctement, un frottement.

Une forme floue se dessine dans un halo rouge. Un homme impressionnant, le visage dissimulé dans l'ombre d'une capuche. Le bras est levé, la main écorche la tempe gauche, puis elle retombe lentement.

– D'où tenez-vous ces images ? demanda Brave.

– Tout simplement enregistrées sur l'écran... de mon ordinateur, dans mon bureau, il y a quelques heures, avoua le président. Il a piraté le système informatique de la Maison-Blanche. Mais écoutez plutôt.

La voix monte.

– *Président...*

– *Qu'est-ce que...*

– *Je m'invite sans prévenir, excusez-moi.*

On entend en bruit de fond des portes ouvertes à la volée, des exclamations puis des chuchotements autour du poste présidentiel.

– Comment a-t-il réussi à faire ça ? fulmine un homme. Faites quelque chose, bon dieu, Kuckerberg !

– Impossible, le système est bloqué !

– Ne coupez pas, Matt ! ordonne le président dans un murmure. Laissez-le parler.

– *Quelle sage décision, estime Skarsdale, visiblement amusé par l'affolement qu'il provoque autour du Bureau ovale. Voici longtemps que j'attendais l'occasion de pouvoir vous parler. Vous avez bien quelques minutes pour moi ?*

– *Que voulez-vous ?*

– *Vous dire, d'abord, combien je regrette ce qui est arrivé à ces éminents généticiens, aux États-Unis et ailleurs. Vrai-*

ment, quelle triste fin ! Et si soudaine... Vous avez dû être très contrarié.

Du bruit retentit encore autour du président.

– Dites à vos experts en informatique qu'ils ne perdent pas de temps à essayer de me localiser. C'est inutile, affirme Skarsdale avec un rire.

– Ne me faites pas perdre le mien non plus, et venez-en au fait.

Skarsdale respire bruyamment. La voix change, nerveuse.

– Au fait ? Soit. Le voici : là où se trouve la vie, je peux l'anéantir à tout jamais. Cela vous convient-il, comme fait, Président ?

Skarsdale martèle rageusement la table de son poing.

– L'humanité doit s'incliner devant moi, reprend-il, si elle ne veut pas finir comme ces généticiens. Aussi je vous laisse six jours pour annoncer aux instances qui dirigent le monde qu'un seul homme va prendre leur place : le Prince Noir. Et que dorénavant, vous m'appartiendrez tous, corps et âme. Six jours, et pas une seconde de plus. Alors, un drapeau de soumission pavoisera au sommet de la Maison-Blanche, Président. Un drapeau à mes couleurs : noir, avec un liseré rouge. Au-delà, le monde connaîtra l'étendue de mes pouvoirs, et ce qu'il en coûte de me résister.

L'image disparaît dans un éblouissement rouge, et le drapeau américain se matérialise en fond d'écran sur l'ordinateur présidentiel comme si rien ne s'était passé.

Et ce fut la fin de l'enregistrement. La lumière inonda

à nouveau la salle de réunion, où pesait un silence écrasant.

– Ce n’est pas le premier fou à nous menacer, tenta le conseiller présidentiel.

– Croyez-moi, lui dit gentiment Mrs Withers : sa folie est non seulement plus profonde, mais bien plus dangereuse. Il est capable de faire tout ce dont les autres rêvent.

– Pouvez-vous le contrer ? demanda le président, plein d’espoir.

– Il nous est impossible d’entrer dans le quatrième Univers de chaque être humain pour le protéger de la barbarie génétique de Skarsdale, reconnut le Grand Maître des Médecins.

Le président se leva et arpenta la pièce nerveusement en retroussant les manches de sa chemise. Cette fois, il bouillonnait de rage et de dépit.

– Si je comprends bien, je peux d’ores et déjà prendre rendez-vous avec tous les médias pour confirmer à ce... Prince Noir que je lui remets les rênes du pays ?

La femme en blouse intervint enfin, remise du choc.

– Pas forcément.

Tous se tournèrent vers elle.

– Il reste peut-être un espoir...

– Épargnez-nous ce suspense, Mallory, s’impatia le président.

– Gedeon Noble.



1

*Pleasantville, États-Unis d'Amérique,
le 7 décembre*

– Violette, ça suffit, où tu m’emmènes ? Je n’ai pas du tout envie de...

La jeune fille posa un index sur ses lèvres puis joignit les deux mains.

– Oscar, tu m’as promis !

Oscar soupira et regarda autour de lui. Voilà seize ans – très précisément seize ans, puisque c’était aujourd’hui, le 7 décembre, son anniversaire – qu’il vivait au côté de sa sœur aînée sans parvenir à se faire à ses bizarreries, et encore moins au spectacle étonnant qu’elle offrait en public sans le vouloir.

– Et cette couverture sous le bras, c’est quoi, encore ? demanda le jeune homme alors qu’ils étaient au beau milieu de Kildare Street, exposés au froid mordant.

– Tu vas gâcher mon cadeau d’anniversaire ! Écoute, Barth me l’a encore répété tout à l’heure : « Ne dis rien, sinon tu vas tout dire. » Et comme je meurs

d'envie de tout dire mais que ça n'aurait plus aucun charme, je préfère ne rien dire. Tu me suis ?

Oscar ne résista ni à l'étrange raisonnement de sa sœur, ni à son fascinant regard violet. Il avait poussé d'une manière phénoménale en deux ans et affleurait le mètre quatre-vingt-cinq, mais Violette avait presque sa taille. Ses longs cheveux d'un roux flamboyant encadraient son visage triangulaire aux pommettes hautes et tombaient en ondulations légères sur ses épaules. Elle avait le port et l'allure d'une danseuse, semblait flotter à chaque pas, aérienne. Violette était tout simplement magnifique – malgré son accoutrement multicolore.

– D'accord, capitula Oscar. Mais fais vite, il est 19 h et tout le monde nous regarde.

– Tu crois qu'ils ont deviné, pour mon cadeau ?

– Mais non, personne ne nous regarde, se reprit-il en l'entraînant loin d'un réverbère, allez, avance ! Je ne sais pas où on va, mais allons-y.

Quelques instants plus tard, ils se trouvaient devant le petit immeuble en briques dont la famille O'Maley occupait le rez-de-chaussée et traversèrent la cour pour entrer dans un appentis transformé en véritable caverne d'Ali Baba : des vélos sans roues, des bonbons inconnus, des pots de fleurs à peine fanées, des vêtements professionnels sur des mannequins en résine, un sac de feuilles mortes et son affichette « Vous ne supportez plus les arbres nus en hiver ? Promo sur les feuilles de l'année dernière ! », des outils improbables, des plans de Pleasantville où plus une rue n'était la bonne... On

y trouvait tout, absolument tout ce qui était inutile – et donc indispensable pour un petit cadeau.

– Tiens, Jeremy a rouvert son Bazar ? Je croyais qu'on était en pause hivernale...

– Ici, toutes les saisons sont réunies, regarde !

Elle prit la main de son frère et l'entraîna à l'autre bout du Bazar. Les deux adolescents s'arrêtèrent sous un lustre fait de branches entrelacées et de fleurs séchées duquel pendaient des dizaines de pampilles.

– Mince, pas de lumière ! dit-elle, dépitée. On va y remédier tout de suite...

Elle farfouilla sous son écharpe et en sortit un M cerclé d'or. Le pendentif comportait une particularité : il était doublé à l'intérieur par un autre cercle en jade – caractéristique des Médecus Trans-Universels.

Violette avait découvert son pouvoir en même temps que sa singularité : elle avait le don, à l'instar de cette caste de Médecus qu'on croyait disparue, de voyager dans un Univers ou un autre sans avoir à rapporter les Trophées des Univers précédents. Mrs Withers et surtout Anna-Maria Lumpini espéraient ardemment voir la jeune fille développer d'autres pouvoirs.

– Plus question d'attendre, avait décrété la comtesse Lumpini. Il faut éveiller les dons endormis sans effrayer notre belle rêveuse.

Elle s'était avérée fine diplomate et les deux personnes s'étaient prises d'une affection mutuelle. Sans doute l'exubérance de l'une et l'extravagance de l'autre avaient-elles contribué à les rapprocher et Violette se

rendait régulièrement chez les Lumpini, où la dame révélait sans en avoir l'air les étranges pouvoirs de la jeune fille.

Violette tendit son pendentif en direction du lustre, et les pampilles s'illuminèrent comme un essaim de lucioles. La lumière, douce, teinta le Bazar d'ambre et d'or.

– Violette, qu'est-ce que tu fais ?! s'exclama Oscar. Quelqu'un pourrait nous voir – et tu sais qu'on ne peut pas utiliser nos pouvoirs en dehors du corps !

Aucun Médecus n'ignorait que faire usage de sa magie dans le monde extérieur était dangereux et pouvait l'affaiblir. Oscar n'avait évidemment pas souvent respecté la règle, surtout dans les conditions périlleuses de son périple parisien, deux ans plus tôt. Il avait mûri et son corps délié et athlétique prenait des proportions adultes, mais hélas, l'âge n'avait pas eu d'influence sur son aversion pour les lois et les ordres ; peu lui importait les risques qu'il courait. En revanche, il craignait pour sa sœur.

Violette ignora la remarque d'un grand sourire, força Oscar à s'asseoir sur un lit à baldaquin et prit place à côté de lui.

– Voilà, dit-elle d'une voix curieusement forte.

– C'est bon, je ne suis pas sourd et les voisins non plus.

Elle déploya la couverture et la laissa retomber sur eux. Ils se retrouvèrent dans l'obscurité, vite dissipée par le pendentif de Violette. La Lettre monta et souleva

délicatement la couverture au-dessus de leurs têtes comme une tente.

– Et maintenant, on fait quoi ? soupira Oscar.

Violette fixa son pendentif : la Lettre brilla de mille feux, cette fois, et il fit aussi clair sous l'étoffe qu'un jour radieux de plein été. Son frère admira la prouesse : il n'avait jamais vu un Médicus commander son pendentif d'un simple regard.

– C'est mon premier cadeau, dit-elle d'une voix émue : qu'il fasse soleil, toujours, pour toi. Parce que je n'aime pas quand il pleut pour ton anniversaire. Ensuite, c'est un peu comme si ce n'était plus la fin de ton anniversaire mais le début, puisqu'il fait jour à nouveau.

Oscar sourit. S'il avait dû choisir un cadeau, là, tout de suite, sans réfléchir, ce serait que sa sœur ne perde jamais sa poésie.

– Merci, dit-il. C'est vraiment un beau cadeau.

– Attends, c'est pas fini.

– Ah, qu'est-ce qui va nous tomber sur la tête, cette fois ?

– Rien, répondit-elle en lui tendant une boîte avec une tresse de fleurs en tissu en guise de ruban.

– Encore ? dit-il, ravi et méfiant en même temps.

Il fronça les sourcils et maintint fermement la boîte : elle gigotait. Il dénoua le lien et le couvercle sauta comme s'il était monté sur ressort. Surgit alors l'adorable tête de Split avec sa tache chocolat sur l'œil. Le petit chien frétillait comme une anguille, une enveloppe

presque aussi grande que lui coincée entre les mâchoires. Split n'avait pas pris un centimètre depuis qu'il avait rallié les États-Unis et le foyer des Pill, deux ans plus tôt ; son énergie, elle aussi, était intacte. Il sauta au cou de son maître et y déposa l'enveloppe dans l'encolure du pull. Oscar tenta d'esquiver les coups de langue et décacheta le pli. Il en sortit une photo cornée où l'on pouvait voir une belle jeune femme brune dont les yeux violets incomparables trahissaient le lien de sang avec Violette. Près d'elle, un homme se penchait sur le ventre de sa compagne qu'il caressait en souriant, un ventre arrondi par l'imminence d'un heureux événement.

Oscar se concentra sur le cliché de ses parents et du bébé à venir : lui.

– Pourquoi tu ne me l'as jamais montré ? demanda-t-il à sa sœur avec une ombre de reproche dans la voix, comme si elle l'avait privé de son père un peu plus que le destin ne s'en était déjà chargé.

– Il n'y avait rien sur la photo, répondit la jeune fille. Jusqu'à ce matin. C'est... c'est *son* cadeau, je crois.

Oscar glissa la photo dans une poche intérieure.

– Excuse-moi, dit-il maladroitement. Merci, c'est vraiment mon plus bel anniversaire. Tout est en double : le jour, le cadeau...

– Ah, non, rectifia sa sœur : le cadeau est triple.

– Oh, on va peut-être en laisser pour l'année prochaine, tu ne crois pas ?

– C’est le dernier, promit Violette. Allez, ferme les yeux. Vraiment.

La jeune fille se glissa hors de la tente improvisée.

– Et maintenant, rêve, murmura-t-elle de l’autre côté du tissu. Tu en as besoin.

Oscar s’allongea sous la pression douce de sa sœur, sans lâcher la photo. La lumière s’était faite plus apaisante. Il ferma les yeux, bercé par la chaleur ambiante et les pensées qui le traversaient. Le pendentif se mit alors à monter, entraînant lentement la couverture vers le plafond.

– Joyeux anniversaire, mon pote !

Oscar n’eut aucun mal à reconnaître la voix. Il ouvrit les yeux : le visage de Jeremy O’Maley était tout près.

– JOYEUX ANNIVERSAIRE !

Le cri – ou plutôt la clameur – éclata dans le Bazar comme une bombe. Des faisceaux laser coupèrent l’espace et la musique explosa depuis les enceintes dissimulées aux quatre angles de la pièce. Oscar se redressa comme un zombie : des dizaines de têtes émergèrent de sous les trésors du Bazar. Stupéfait, il reconnut ses amis du quartier et du lycée, sans oublier les jeunes Médecus qui avaient partagé ses aventures et formaient depuis un cercle d’amis étroit. Il n’eut pas le temps de réagir. Une horde de filles l’attira sur la piste de danse où les autres s’étaient déjà précipités, et tenta de lui arracher ses vêtements en poussant des cris de groupies hystériques.

– Moi d’abord, hurla une jeune fille aux cheveux mi-longs d’un rouge flamboyant. Joyeux anniversaire, mon Oscar !

Valentine bouscula tout le monde et sauta au cou de son ami, tandis qu’Oscar se battait sans grande résistance pour garder sa chemise sous le regard amusé – et un poil jaloux – des garçons qui dansaient autour d’eux au son assourdissant d’un tube pop-rock du moment. Jeremy brailla dans le micro.

– Attention, les choses bizarres sur la droite du buffet, c’est l’œuvre de Cherie. Pour ceux qui connaissent, l’info devrait suffire, pour les autres, faites-moi confiance, et évitez !

Ayden Spencer s’interposa entre le buffet en question et tous ceux qui s’y précipitaient.

– Je vous en prie, je vous en prie, ne gâchez pas la fête en vous rendant malades.

Sally Bunker, plus grande et sportive chaque année, bouscula Ayden et prit sa place.

– Dégagez ! J’ai dit dégagez vers la gauche, danger !
Le groupe de jeunes dévia instantanément. Elle se tourna vers Ayden.

– Voilà comment on fait. Compris ?

Ayden tenta d’ignorer les rires, saisit un verre au hasard et cacha sa silhouette étroite et fragile derrière un palmier en plastique.

Sur le sol comme sur les cartons, sur les caisses, sur les tables, tous se déchaînèrent. Les couples se formaient au rythme de la musique, s’exposaient de façon

comique sous les lumières saccadées et les faisceaux ultraviolets, et s'oubliaient dans des danses torrides, ou disparaissaient dans les ombres du Bazar. Valentine était parvenue à attirer Lawrence au milieu des danseurs. Il s'agita frénétiquement comme un automate au visage poupon qu'on aurait remonté une minute plus tôt, totalement indifférent au rythme de la musique comme aux hurlements enthousiastes qu'il provoquait.

Stevie, un type de dix-sept ans au look gothique, rejoignit Jeremy qui était aux platines.

– Tu la connais, la fille aux cheveux rouges qui bouge bien ? hurla le jeune homme en se penchant vers le DJ.

– Ouais, c'est une super copine, pourquoi ?

– Tu me la présentes ?

Jeremy fouilla dans ses CD, son casque sur une oreille, sans regarder Stevie.

– Sale caractère, je te préviens. Pas cool, la fille – même violente, parfois.

– Ça me gêne pas, répondit le jeune homme, fasciné par Valentine. Présente-la-moi.

– Si tu veux. Mais je suis pas sûr que James apprécie.

– James ? répéta Stevie. Le type de Golden Crown ?

– C'est ça. Troisième dan de kung-fu. Tu savais pas ? mentit Jeremy avec une exquise cruauté.

– Ah... Dommage.

– Ouais, c'est ça. Dommage. Mais tu peux toujours tenter le coup.

– C'est bon, je crois que je vais laisser tomber.

Stevie s'éloigna, dépité. Valentine croisa le regard de Jeremy et lui fit signe de monter le son. Les murs tremblèrent. Il lui adressa un clin d'œil auquel elle répondit par un cri de joie. Tandis qu'elle se déhanchait entre Violette, qui s'essayait à quelques pas de danse classique avec Barth, et Oscar, qui jouait de son torse musclé, Jeremy couva la jeune fille d'un regard possessif.

Heureusement, la musique couvrait la voix d'Iris Flockhart, plus despotique que jamais.

– Je vous rappelle qu'après 22 h, hurlait-elle à l'oreille de chacun, c'est du tapage nocturne ; et je ne tolérerai AUCUN tapage nocturne.

– T'es flic, toi, maintenant ? répliqua Carrie, la sœur de Ronan Moss.

– À 22 h 01, tout le monde rentre chez soi, trancha Iris en s'installant entre les deux ressorts d'un canapé éventré, inflexible.

Stevie, oubliant déjà sa précédente proie, approcha sa coiffure punk des tresses strictes de la jeune fille au look de vieille gouvernante pincée.

– Il est 19 h 32, on a encore le temps de danser. Toi et moi.

Seuls les yeux d'Iris réagirent. Stevie sourit et effleura le cou de la jeune fille de ses lèvres percées. Elle bondit comme si elle était le troisième ressort du canapé. Elle porta la main à son cou et pointa un index menaçant sur Stevie.

– Toi !

– Quoi ?

– C'était *bien*. Viens, ordonna-t-elle en le traînant par une boucle d'oreille jusque sur la piste. On danse.

Carrie et deux garçons éclatèrent de rire. Soudain, la foule se fendit en deux et les gens s'arrêtèrent de danser. Oscar, lui, n'avait rien remarqué. La voix qui résonna derrière lui le crispa instantanément.

– C'est l'anniversaire de notre meilleur ennemi et on n'est pas invités ?

Oscar se contenta de tourner la tête : les traces d'une ancienne acné virulente avaient rendu le visage de Ronan Moss plus dur encore. Moss était aussi grand que lui, mais plus massif. Oscar ressemblait à un athlète, Moss à un haltérophile. Derrière lui, Cole Doherty se dandinait, pataud, et Graham Norton, plus tubuliforme que jamais, tanguait sur ses longues jambes. En retrait, Jimmy Bates venait d'apparaître, lui aussi, et observait la scène en picorant au buffet. Ses mouvements félins, son regard sombre caché par des cheveux raides et noirs le rendaient infiniment plus mystérieux qu'eux. Et infiniment plus attirant, aussi : les filles, envoûtées, le dévoraient des yeux.

Mais pour Oscar, ce n'était pas ce groupe d'intrus qui gâcherait la fête. Le véritable péril, c'était cette silhouette, derrière Moss, cette main gracile posée sur son épaule, cette longue mèche de cheveux blond foncé. L'éclat doré de ce regard inimitable.

Tilla laissa glisser sa main sur l'épaule de Moss et avança jusqu'à Oscar, en ondulant dans un jean slim

et une parka noire cintrée. Le jeune homme la fixa droit dans les yeux, mâchoires serrées, et reboutonna sa chemise.

– Je baisse le son pour demander aux gens du fond d'aérer un peu, cria Jeremy dans le micro. Ça sent le débile à plein nez dans cette pièce. Ah, pardon, j'avais pas assez reniflé : le débile ET l'allumeuse.

Moss esquissa un rictus carnassier et un mouvement vers le DJ. Un type aussi impressionnant que lui s'interposa.

– Tu vas où ? lui demanda Barth en desserrant à peine les lèvres. T'es pas le bienvenu, la sortie c'est là-bas.

Oscar et Barth faisaient face aux trois types. Moss, Doherty et Norton hésitèrent un instant. Bates, lui, continuait à observer la scène avec un petit sourire amusé. Tilla, très à l'aise sur ses bottes à talons, profita de la tension extrême pour se rapprocher d'Oscar.

– C'est une belle fête, susurra-t-elle. Tu me détestes tant que ça pour me mettre à l'écart ?

– C'était une belle fête avant que vous arriviez, toi et... ton *copain*.

Oscar jeta un regard haineux sur Moss. Sa liaison avec Tilla n'était plus un secret pour personne. Encore moins pour Oscar, qui éprouvait encore des sentiments confus pour elle malgré le souvenir douloureux de la trahison des jardins de Versailles. Il s'en voulait, il se maudissait même pour sa faiblesse, mais rien n'y faisait.

Même si son amour-propre prenait parfois le dessus – comme ce soir-là.

Tilla baissa les yeux avant de les plonger dans ceux d'Oscar.

– On a le droit de changer d'avis. Et on a le droit... de se tromper.

– Je me suis déjà trompé, répondit Oscar. C'était il y a deux ans. Ça me suffit.

Moss s'approcha d'une table et la renversa d'un coup de genou. Les verres et les plateaux de sandwiches volèrent. Ayden s'interposa.

– Abruti, tu veux qu'on fasse la même chose avec toi ?

Moss l'écarta d'une main, et Ayden s'écrasa contre un mur.

– Pas plus solide que la table, dit-il avec un rire agressif.

Oscar et Barth bondirent et le repoussèrent violemment. Les acolytes de Moss réagirent, eux aussi. D'autres garçons s'alignèrent aux côtés d'Oscar et Barth dans une atmosphère électrique.

– Bon, y'a que des losers ici, on se barre, décréta Moss, prudent.

Il passa son bras autour de la taille de Tilla. D'un mouvement de reins, elle s'esquiva sans quitter Oscar des yeux, suivie de ses deux âmes damnées, Shadow et Barbie, toujours aussi insipides, peut-être un peu plus néfastes que par le passé – la bêtise et la jalousie sont encore plus dangereuses avec le temps. Jeremy remonta

le son. Les indésirables se retirèrent enfin en bousculant les invités. Jimmy Bates finit son verre, caressa la joue d'une fille hypnotisée et disparut lui aussi.

L'ambiance se détendit et finit presque par retrouver l'énergie précédant l'intrusion de Tilla, Moss et leur bande. L'impression désagréable de leur présence ne s'était pas totalement estompée quand Violette porta la main à son cœur.

– Ça va ? s'inquiéta Barth.

– Ça y est, je suis encore trop amoureuse de toi : ça me brûle.

Barth fondait comme au premier jour devant Violette après des années à l'attendre et deux ans à vivre sa passion pour elle.

– Soyons clair : tu ne m'aimeras *jamais* trop.

– Ah, non, s'écria la jeune fille, tu as raison : c'est mon pendentif, souffla-t-elle. Bon, je reviens t'aimer là où j'en étais dans une minute, d'accord ?

Elle se mit à l'écart et entrouvrit le col de sa tunique. La Lettre brillait avec une intensité inhabituelle et par intermittence.

– C'est très joli, mon cher pendentif, mais je ne sais pas ce que tu veux me dire...

– Il veut te dire la même chose que le mien, répondit Sally : on nous attend.

Ayden et Iris les rejoignirent.

– Ou alors c'est le Grand Maître qui nous ordonne de nous calmer parce qu'il n'aimerait pas nous récupérer au poste de police, suggéra cette dernière.

– Brave s'en fiche complètement du bruit qu'on peut faire, répondit Ayden. À mon avis, on nous attend dès que possible.

– Demain, après les cours, tous à Cumides Circle, proposa Sally.

– Non, tout de suite, décréta Iris en observant son pendentif, les sourcils froncés. Il n'est pas très tard, on peut encore y aller.

– Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous me mijotez encore une surprise ?

Ils se tournèrent vers Oscar, gênés. Le jeune homme devina la lueur caractéristique à travers le pull de Sally. Il n'eut pas besoin de fouiller dans sa poche pour savoir que son propre pendentif, lui, ne brillait pas. Ayden posa sa main sur l'épaule de son ami.

– On est désolés, Oscar, on aimerait tellement que...

– C'est bon, t'inquiète pas, ça va aller, répondit le jeune homme avec amertume.

– D'un autre côté, intervint Iris, ce n'est pas pour rien que tu te retrouves dans cette situation de...

– Oui, c'est bon, la coupa Sally en la poussant vers la sortie. Tu nous détailleras ta théorie en chemin.

– Tu le fais exprès ou quoi ? souffla Ayden à l'oreille d'Iris.

– Il faut juste qu'il comprenne qu'il a mal agi, mais...

– Génial, tu es vraiment réconfortante. Sally a raison : bouge.

– Tu veux mon pendentif ? proposa Violette à son frère. Vas-y, je peux rester ici.

Oscar sourit.

– Non, je ne crois pas que ça marche comme ça.
Elle l’embrassa affectueusement.

– Je te raconterai tout à mon retour. Et si c’est pas assez bien, j’inventerai. C’est une bonne idée, non ?

– Très bonne.

Il les regarda partir, triste et sombre.